

Doyon, Nova, Jacques Cotman et Pierre Hébert (dir.). *La Gazette littéraire de Montréal 1778–1779*. Québec : Presses de l'Université Laval, Coll. L'Archive littéraire du Québec, 2010, 982 pages

Laurent Turcot

Volume 40, Number 1, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006406ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006406ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

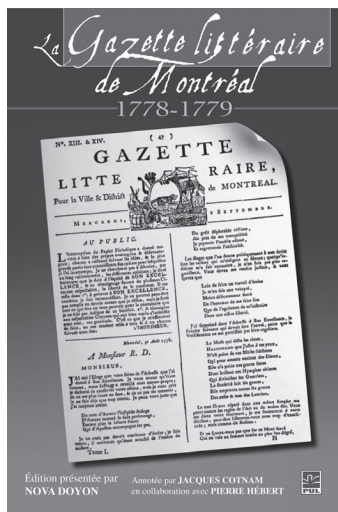
[Explore this journal](#)

Cite this review

Turcot, L. (2011). Review of [Doyon, Nova, Jacques Cotman et Pierre Hébert (dir.). *La Gazette littéraire de Montréal 1778–1779*. Québec : Presses de l'Université Laval, Coll. L'Archive littéraire du Québec, 2010, 982 pages]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 40(1), 57–58.
<https://doi.org/10.7202/1006406ar>

Book Reviews / Comptes rendus

Doyon, Nova, Jacques Cotman et Pierre Hébert (dir.). *La Gazette littéraire de Montréal 1778–1779*. Québec : Presses de l'Université Laval, Coll. L'Archive littéraire du Québec, 2010, 982 pages.



Depuis près d'une vingtaine d'années, l'Archéologie du littéraire au Québec 1760–1840 (ALAQ), regroupée autour de Bernard Andrès, s'attache à révéler les textes du 18^e siècle canadien. Paraît aujourd'hui une œuvre qui est un point de référence et un point d'orgue dans le domaine de l'histoire littéraire et culturelle de la période. Fondée en juin 1778 par l'imprimeur Fleury Mesplet et bientôt aidé par l'avocat Valentin Jautard, la *Gazette littéraire de Montréal* est le second périodique qui voit le jour dans la Province

de Québec après *The Quebec Gazette/La Gazette de Québec*. Contrairement à la *Gazette de Québec*, celle de Montréal relève davantage de la pensée des Lumières. En 1715, Mme de Lambert affirme que philosophe est synonyme de « rendre à la raison toute sa dignité et la faire entrer dans ses droits : c'est secouer le joug de la tradition et de l'autorité ». Kant, quelques années plus tard (1784), spécifie dans son célèbre *Qu'est-ce que les Lumières* que « Les Lumières, c'est la sortie de l'homme de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité à se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières » (Kant, *Qu'est-ce que les lumières*, 2006 :3).

La *Gazette littéraire de Montréal* s'insère dans la mouvance des Lumières. Si Marcel Trudel (1945) et Jean-Paul de Lagrave (1993) ont bien montré la lente progression des idées des Lumières au Canada, il reste de larges pans de cette histoire qui demeurent dans l'ombre, notamment celui des sources que l'historien peut appeler au tribunal de l'histoire pour analyser et comprendre. Souvent considérée comme une période de tâtonnement pour l'émergence de l'opinion publique ou encore pour une littérature typiquement canadienne, la seconde moitié du 18^e siècle canadien est cruciale pour la formation d'une élite intellectuelle. La publication que constitue la *Gazette littéraire*

montre toute la richesse qui se déploie dans une province fortement agitée par les troubles révolutionnaires américains. Il convient de remettre un peu les choses en contexte pour mieux évaluer la pertinence de la présente publication.

Un homme est au cœur du projet : Fleury Mesplet, imprimeur d'origine marseillaise qui a appris le métier à Lyon. Il émigre à Londres en 1773, peut être rejoint-il les écrivains de Grub Street (Darnton, 2010) qui se font un plaisir de railler la couronne française à cette époque. Il quitte les bords de la Tamise un an plus tard et se retrouve à Philadelphie, où il travaille pour le Congrès continental. Il imprime notamment les versions françaises des trois lettres adressées aux « habitants de la province de Québec » publiées entre 1774 et 1776. Le 18 mars 1776, Mesplet quitte les États-Unis d'Amérique pour Montréal et, malgré la débâcle de Montgomery et les assauts ratés des forces militaires du Congrès, il décide de demeurer à Montréal. Après un court séjour en prison pour avoir pactisé avec les rebelles américains, il demande à Guy Carleton, gouverneur de la province, l'autorisation de publier un journal. Le proche collaborateur de Mesplet, Valentin Jautard arrive à Montréal en 1768 et exerce le métier de notaire. En 1775, lui aussi suit les troupes du Général Montgomery et signe une lettre au nom des « habitants des trois faubourgs de Montréal ». Il occupera le titre de rédacteur de la *Gazette*. Si les deux hommes semblent gagnés à la cause américaine, ils comprennent rapidement que les Lumières du public peuvent également être introduites par la force de l'esprit. Le 3 juin 1778 le premier numéro est imprimé et porte le titre : *Gazette du Commerce et Littéraire Pour la Ville et District de Montréal*.

Les péripéties pour la survie du journal sont multiples et forcent l'admiration. L'arrivée du Gouverneur Haldimand entraînera un bras de fer continu entre lui et les animateurs du journal (Mesplet et Jautard) qui aura des conséquences funestes pour ces derniers. La *Gazette* est interdite en 1779, le dernier numéro, daté du 2 juin. On reproche à Mesplet et Jautard d'être intervenus dans des domaines qu'ils s'étaient promis de ne jamais traiter : la politique et la justice. Haldimand décide de faire des exemples des deux hommes de lettres, ils resteront en prison plus de trois ans sans jamais être informés des raisons de leur arrestation.

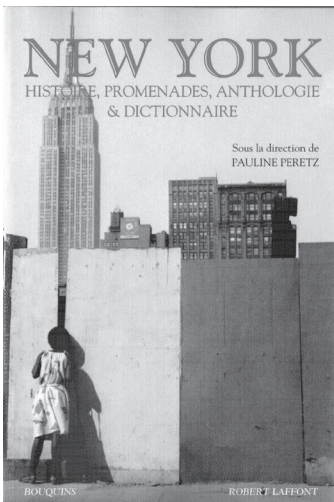
L'édition que propose aujourd'hui Nova Doyon, qui livre une riche et intelligente introduction, accompagnée des notes de Jacques Cotham et Pierre Hébert donne toute la mesure de cette œuvre qui éclaire les débats intellectuels dans le Québec du 18^e siècle. Une question demeure cependant, question à

laquelle s'est frottée plusieurs littéraires et que Nova Doyon traite savamment : Est-ce que la *Gazette littéraire* est une œuvre de fiction ? En d'autres termes, est-ce que les articles ont été en majeure partie écrits par Jautard ? À la lumière des informations données et des recherches réalisées en archives, il semble que plusieurs articles sont de sa plume. Est-ce que ce fait diminue la portée ou l'importance l'œuvre ? Absolument pas. Cette pratique, commune dans l'Europe des Lumières, montre qu'il y a bien une volonté de « briser les chaînes qui tenaient notre raison sous le joug honteux de l'ignorance ! Vous en déchirez le voile obscur, nous allons jouir de la lumière (p. 375) », idée qui ne va pas sans rappeler celle de Mme de Lambert.

Il est donc de circonstance de considérer cette œuvre comme un « journal littéraire dans l'esprit des Lumières », pour reprendre le titre de l'introduction de Nova Doyon. L'édition *in extenso* de la totalité des numéros du journal, chose rare pour un périodique, fait apprécier toute la finesse d'esprit et la culture littéraire d'un groupe d'hommes avides de susciter les débats. Cette publication doit constituer une plate-forme pour réinterpréter cette période en fonction d'un éventail de sources qui sont de plus en plus nombreuses.

Laurent Turcot
UQTR/CIEQ

Peretz, Pauline, dir. *New York: histoire, promenades, anthologie & dictionnaire*. Paris : Éditions Robert Laffont, 2009. 1360p. Cartes, chronologie, bibliographie, index.



«Plus peut-être que toute autre ville, à l'exception de Paris ou de La Nouvelle-Orléans, New York est un lieu de mouvement perpétuel et de constant changement», écrivait en 1843 l'abolitionniste Lydia Maria Child. (p.659) C'est autour du thème du mouvement que Pauline Peretz a imaginé cet ouvrage choral qui sillonne la ville à travers ses gratte-ciel, ses quartiers, son fleuve, sa culture et son histoire. Ce *New York* est d'abord et avant tout une invitation à la découverte.

Comme l'indique le sous-titre, la ville est explorée en quatre temps. La première partie propose une synthèse historique débutant au dix-septième siècle alors que l'île de Manhatta, peuplée par des groupes algonquiens, devient un avant-poste néerlandais du commerce de la fourrure. Tour à tour colonie anglaise, premier port commercial de la jeune république et porte d'entrée continentale pour des millions d'immigrants, New York surmonte une grave crise budgétaire et affirme au tournant du vingt-et-unième siècle son statut de ville monde.

Cette fresque écrite à huit mains témoigne de la multiplicité des approches existantes en histoire urbaine — tantôt histoire événementielle, économique, sociale, culturelle ou politique. Parmi les propositions fort différentes signées Bertrand Van Ruymbekke, Jean Heffer et Catherine Pouzoulet, celle de Romain Huret sur « Le Grand Siècle new-yorkais » (1898–1975) reflète le mieux la production historiographique des vingt-cinq dernières années, préoccupée d'abord et avant tout par les hommes et les femmes qui peuplent la ville.

Intitulée « Promenades », la deuxième partie du collectif est la plus imposante, mais également la moins cohérente de l'ouvrage. Fourre-tout d'essais aussi hétérogènes que sont les enracinements disciplinaires de leurs auteurs, ces promenades sont organisées selon une logique aléatoire (et présentées ici dans le désordre). Robert Kelly et Peter Marquis revisitent nostalgiquement le Brooklyn de l'enfance — vécue ou imaginée — avec ses confiseries, ses terrains vagues, ses marais et ses Dodgers. Les vignettes « nyu yorkish » de Pauline Peretz rappelle qu'au-delà du mythique Lower East Side, New York est la première ville juive du monde. Caroline Rolland-Diamond et Hélène Harter parcourent respectivement les parcs et les ponts, des *landmarks* indissociables de l'expansion urbaine et des revendications citoyennes. Michael J. Balz, pour sa part, inscrit de manière anecdotique la métropole dans l'espace géographique qui l'entoure, la vallée de l'Hudson. D'autres promenades célèbrent le côté sombre de Gotham. À travers une relecture du roman *Manhattan Transfer* (1925) de John Dos Passos, Peter Hyll Larsen fait du gratte-ciel la métaphore de la difficile ascension sociale. Yann Philippe examine le rapport obsessionnel du roman policier à la ville, tandis que Peter Hägel raconte les cauchemars urbains des cinéastes de *King Kong* à *Taxi Driver*.

Paradoxalement, les contributions les plus achevées de cette partie sont celles qui s'éloignent le plus du thème de la promenade. Isabelle Richet retrace les grands moments de l'histoire d'Harlem, cette « ville noire dans la ville blanche ». Creuset des avant-gardes artistiques au vingtième siècle, le New York raconté par Laure Ainoha Bordonaba est celui de Greenwich Village, de Soho et des galeries d'art, mais surtout celui des artistes qui « peignent la ville à hauteur d'homme, depuis la rue ». (p.458) Andrew Diamond raconte comment Queens, un quartier ouvrier blanc moribond s'est métamorphosé en quartier multiethnique dynamique sous l'impulsion de la nouvelle immigration. Dans un essai sur le Bronx des années 1970, *borough* le plus pauvre, Pierre Evil fait quant à lui la genèse du hip-hop, « cette fleur multicolore et sauvage sortie des fissures du trottoir ». (p.348)

En troisième partie, Peretz propose une fort jolie anthologie regroupant les textes d'une soixantaine d'auteurs, des classiques surtout et quelques contemporains. On y retrouve côte à côte Walt Whitman et Theodore Dreiser, Edith Wharton et Paul Auster, Washington Irving et Tom Wolfe. C'est d'ailleurs en compagnie de ces auteurs que l'on fait les plus belles promenades. Avec Jack Kerouac, on entre à New York en autobus, par « ce chemin... jamais emprunté par les ambassadeurs et les